Journal of Modern European Languages and Literature (JMEL) Volume 6 August 2016
ISSN: 978-978-48450-4-5 (Online & Print)

L'ABSURDE DANS *LES COQS CUBAINS CHANTENT A MINUIT* DE TIERNO MONENEMBO

Par

Patience Ajeibi Odeh
Department of Foreign Languages
University of Jos
Email : adamsonpatienceelias@yahoo.fr

et

Ifeoma Mabel Onyemelukwe
Department of French
Ahmadu Bello University, Zaria
Email : ionyemelukwe@gmail.com

Abstract

In Philosophy and literature, absurd is seen as "a discrepancy between man's expectation and his real experience in the world" (https://fr.m.wikipedia.org>wiki>Absurde). African literature of postindependence era, as stressed by Onyemelukwe, is full of absurdities (Heroism and Antiheroism 94). Tierno Monénembo's ***Cuban cocks crow at midnight*** *is not an exception. The objective of the present study is to bring to focus the phenomenon of absurd in this migritude novel. Three literary approaches: philosophical, thematic and psychoanalytical are used. It is established that absurd appears in several contexts notably: meaning of life, origin, destiny, misery, solitude, cry, beauty and tragedy. From these findings, we are able to conclude that this migritude writer, Tierno Monénembo tasks himself with reflecting in several ways on the nonsense of life and that* ***Cuban cocks crow at midnight*** *ranks among works of absurd.*

Résumé

En philosophie et en littérature, l'absurde est perçu comme « un décalage entre l'attente de l'homme et l'expérience qu'il fait du monde » (https://fr.m.wikipedia.org>wiki>Absurde). La littérature africaine de l'ère postindépendances, ainsi qu'a bien souligné Onyemelukwe, regorge des absurdités (Heroism and Antiheroism 94). ***Les coqs cubains chantent à minuit*** *de Tierno Monénembo ne fait pas d'exception. La présente étude a pour objectif la mise en évidence de l'absurde dans ce roman de la migritude. Pour ce faire, on s'appuie sur trois approches littéraires : philosophique, thématique et psychanalytique. Nous constatons l'existence de l'absurde dans le corpus de base en plusieurs contextes notamment : le sens de la vie, l'origine, le destin, la misère, la solitude, le pleur, la beauté et la tragédie. Ces constatations nous mènent à conclure que cet écrivain de la migritude, Tierno Monénembo se donne la peine à réfléchir sur*

le non-sens de la vie à plusieurs reprises et que ***Les coqs cubains chantent à minuit*** *se range parmi les œuvres de l'absurde.*

Introduction

Le sens de la vie et de l'existence humaine dans l'Univers, suscite un vide intellectuel dans les interprétations de l'homme. Les questions d'origines, de destin et de destination de l'homme s'avèrent une préoccupation perpétuelle pourtant infructueuse car « cette confrontation désespérée » entre les interrogations métaphysiques de l'homme « et le silence du monde » (Camus, *L'homme révolté* 16) a qui l'homme est condamné, fait de l'existence une sorte d'obscurantisme. Les preuves de cet obscurantisme se trouvent dans le manque des attentes spécifiques dans la vie humaine ainsi que la présence des faits inattendus. Mais l'absence d'explications logiques qui lie ces faits, nous invite à considérer l'absurde. Tierno Monénembo (de son vrai nom Thierno Saïdou Diallo), un des grands écrivains africains contemporains, Guinéen d'origine, auteur d'une douzaine de romans, détenteur du prix Renaudot pour *Le roi de Kahel* (2008), du Grand Prix Palatine et du Prix Ahmadou Kourouma pour *Le terroriste noir* (2013), adhérent au courant littéraire que Jacques Chevrier a nommé la migritude (Afrique (S) sur Seine). Ce terme a été forgé par Chevrier pour décrire les écrivains africains noirs subsahariens qui écrivent en Occident en tant qu'exilés ou immigrés, les écrivains comme Ali Waberi, Sami Tchak, Alain Mabanckou, Kossi Efoui, Bessora, Emmanuel Dongola, Marie Ndiaye, Daniel Biyaoula, Aminata Zaaria, Gaston-Paul Effa, Koffi Kwahule, Calixthe Beyala et Tierno Monénembo. Dans leurs ouvrages, généralement autobiographique, ils se penchent à dénoncer les conditions de vie faites aux immigrants africains en Occident (en Amérique, en Europe, par exemple, en France, en Italie, etc.). La littérature de la migritude dite aussi la littérature nomade se caractérise par l'identité errante, l'immigration, la difficulté d'intégration, la souffrance des immigrés et la misère quotidienne (Onyemelukwe, « Migritude »155-156). Les romans de Monénembo abordent, entre autres, l'impuissance des intellectuels en Afrique, des difficultés de vie auxquelles sont confrontés des Africains en exil ou en immigration en France.

Monénembo exhibe un intérêt particulier à l'histoire et aux rapports des Noirs avec la diaspora émigrée de force au Brésil (Pe lourihno). Papa Diop a bien souligné le fait qu'une parenté thématique frappante existe entre Sony Labou Tansi, Caye Makhélé et Alain Mabanckou, entre Ahmadou Kourouma et Koffi Kwahule, Tierno Monénembo et Mariama Barry (17). Signalons d'emblée que Monénembo était en résidence d'écrivain à Cuba, à part le fait qu'il a fait la France, les Etats-Unis, la Côte d'Ivoire, le Sénégal, le Maroc et l'Algérie, après avoir fuit son pays natal, la Guinée. Il n'est donc pas étonnant que ses ouvrages témoignent indiscutablement des événements sociopolitiques et historiques de l'Afrique post- indépendance et l'intégration défectueuse des immigrés africains en Occident voire à Cuba et leur misère.

Les coqs cubains chantent à minuit, publié en 2015, est le roman le plus récent de Tierno Monénembo. C'est un roman de la migritude qui sert de tremplin à notre présente étude Nous nous donnons la tâche, ici, de mettre au point l'existence de l'absurde dans ce roman plus ou moins autobiographique.

Des questions exigeant nos réponses adéquates sont les suivantes : Y a-t-il effectivement les manifestations de l'absurde dans *Les coqs cubains chantent à minuit ?* Dans quels contextes se manifeste-il ? Peut-on conclure, à partir de nos constatations, qu'un ouvrage de la migritude peut se caractériser aussi par l'absurde ?

Notons tout de go que trois approches sont à notre disposition, à savoir : l'approche philosophique, l'approche thématique et l'approche psychanalytique. Nous examinons, d'abord, l'étymologie et l'historique du terme « absurde », la définition du mot avant de procéder à mettre à nu les divers contextes dans lesquels se manifeste l'absurde dans *Les coqs cubains chantent à minuit.*

L'absurde : Étymologie et historique

Le mot absurde vient du mot latin « absurdus » qui veut dire discordant ou dissonant. (www.larousse.fr>dictionnaire> francais). L'absurde est un courant philosophique du XXe siècle qui prend ses racines de l'existentialisme, une philosophie selon laquelle « l'existence précède l'essence ». Les philosophes existentialistes maintiennent que « puisque le monde est contingent, c'est-à-dire qu'il n'est pas nécessaire, l'homme est lui aussi contingent » (stanislaskazal.canalblog.com). Pour ces philosophes, tel que Sartre, l'homme n'a aucune essence puisque son existence la précède. Par ce fait, « l'homme devient « cause de soi » et maître de son destin et c'est en ce sens que l'existence de l'homme est absurde » (stanislaskazal.canalblog.com).

Albert Camus a repris l'absurde en tant que philosophie pour décrire le non-sens de la vie. Pour lui, avoir beaucoup d'ambition, se plaire, etc. est « sans importance réelle » (*L'étranger* 59) alors « la vie ne vaut pas la peine d'être vécue… mourir à trente ans ou à soixante-dix ans importe peu, puisque, naturellement dans les deux cas, d'autres hommes et d'autres femmes vivront et cela pendant des milliers d'années » (*L'étranger* 124) et le comble selon lui, c'est qu' « on finissait par s'habituer à tout » (*L'étranger* 92).Pour Camus :

> *L'absurde naît de cette confrontation entre l'appel humain et le silence déraisonnable du monde. Deux forces qui s'opposent, l'appel humain à connaître sa raison d'être et l'absence de réponse du milieu où il se trouve. L'homme vivant dans un monde dont il ne comprend pas le sens, dont il ignore tout, jusqu'à sa raison d'être (L'homme révolté 340).*

Absurde : une tentative de définition

Selon le dictionnaire Petit Robert 2013, l'absurde est tout ce qui est « contraire à la raison, au sens commun ». L'absurde appelle ce qui est aberrant ou insensé (www.larousse.fr>dictionnaire>francais). Cependant, il faut avouer que la raison évoque un raisonnement collectif accepté sur un fait. Cela veut dire que la contradiction au sens commun est « une question d'humanité » (L'étranger 37).

« L'absurde est la confrontation du caractère irrationnel du monde et le désir éperdu de clarté dont l'appel résonne au plus profond de l'homme » (mael.monnier.free.fr/bac-francais/etranger/abcamus.html). L'absurde dans ce sens montre une confrontation mentale avec un effet de non-sens (éperdu de clarté). Alors l'absurde « c'est ce qui est contraire et échappe à toute logique ou qui ne respecte pas les règles de la logique » (lepetitmachiavel.unblog.fr/2011/04/l'absurde-courant-philosophique-duXXsiecle).

En philosophie et en littérature, le terme « absurde » veut dire « un décalage entre l'attente de l'homme et l'expérience qu'il fait du monde » (https://fr.m. wikipedia.org>wiki>Absurde). *Le dictionnaire de la philosophie* décrit l'absurde comme ce « qui est dépourvu de sens ». Selon lui, c'est l'aspect de l'angoisse dans la philosophie existentialiste de Heidegger. Pour Sartre, c'est l'incohérence de notre condition de vie. Chez Camus, selon *Le dictionnaire de la philosophie*, le sentiment de l'absurdité sollicite notre effort, appelle à notre volonté, « sans vouloir être réglé et réalise une fois pour toutes ». Onyemelukwe, qui a largement démontré que la littérature africaine postcoloniale se caractérise par les absurdités, définit le terme « absurde » comme « What makes no sense, what is not at all appropriate or suitable, what is silly, ridiculous, incredible, unimaginable and unbelievable » (*Heroism and Antiheroism* 92). Dans une étude préalable, elle a défini l'absurde en ces termes : « ce qui contrarie la raison, ce qui est dépourvu de sens, ce qui est incroyable, inconcevable, inimaginable et invraisemblable » (« L'absurde » 218).

Dans le contexte de la présente étude, nous définissons l'absurde comme une interaction entre le désir saugrenu de l'homme à comprendre son monde et la nature abstruse de celui-ci. L'absurde se réfère à la dissonance qu'on peut déceler entre l'attente de l'homme et son désenchantement vis-à-vis de sa propre expérience du monde.

Nous voyons, dans l'absurde, une interdépendance conflictuelle qui ressemble beaucoup à la relation entre le Salamano et son chien dans *L'étranger* d'Albert Camus. Camus y présente le Salamano et son chien qui se supportent mal, ne partagent que la haine, quoiqu'ils soient restés ensemble huit ans

durant (51). C'est ce partage qui fait pleurer le Salamano quand le chien l'a quitté (58). Alors cette interdépendance conflictuelle redit une sorte de comique qui dévoile l'absurdité de la vie.

L'absurde dans le corpus de base

Dans *Les coqs cubains chantent* à *minuit*, l'absurde se manifeste dans plusieurs contextes. Alors nous sectionnons cette étude selon les contextes dans lesquels l'absurde est évident.

Le sens de la vie

Monénembo, comme dans un avertissement, nous rappelle que :

> *La vie n'est pas pour nous… elle n'est pour personne, elle est pour elle-même et n'obéit qu'à ses propres lois. Elle est souveraine… Elle roule pour elle-même. Si elle le veut, elle se manifeste en nous et sans demander notre avis… personne n'a les moyens de donner un sens à la vie…. Inutile d'ajouter une chose absurde à une autre ! Nous sommes condamnés à naître sans l'avoir demandé, à suer et à pourrir sans l'avoir voulu (44).*

L'auteur s'inspire de cet avertissement l'absurdité de la vie. Si l'auteur s'alignait aux principes existentialistes, « l'homme est le boulanger de sa vie », doctrine selon laquelle l'homme pourrait donner un sens à sa vie. Monénembo exprime sa sensitivité sur le sujet dans la vie de Poète : « quelqu'un pour qui la vie ne vient pas de l'esprit mais de la matière, rien que la matière » (63). Pour lui, la croyance en une force supérieure n'est qu'une idée vague car cette force supérieure n'a aucun contrat avec les vivants. Elle est « aussi absurde et mortelle que le plus mortel des vivants » (64). Pour l'auteur, on ne donne pas un sens à la vie par croyance en quoi que ce soit car « l'esprit n'a pas à croire, il a juste à s'offrir une petite promenade de santé dans les dédales de ce monde et à se laisser surprendre par le chaos qui est le sien » (65). Alors, le salut de l'homme est de se laisser aller dans cette absurdité sans chercher à sauver ni l'homme ni rien que ce soit. Il appelle l'homme à passer sa vie « à courir sa perte, persuadé au fond de lui

que les autres en faisaient autant, même s'ils ne s'en rendaient pas compte, même si c'était malgré eux » (64). Monénembo montre que la vie est assez absurde donc parler de la vie « n'était qu'une méprise, une escroquerie, un détournement de sens » (43).

De l'autre côté, l'auteur présente aussi cette absurdité dans la vie d'El Palenque qui voulait donner sens à la vie en cherchant à renouer avec ses origines. Il n'y est pas arrivé. Il a plutôt rencontré une histoire déchirante qui ôte toute logique à sa vie. Cette vie, selon Monénembo, est secrète et désastreuse dont l'homme ne soupçonnera jamais la profondeur du gouffre et à laquelle il sera toujours un incorrigible étranger (27). Pour lui, il suffit de regarder l'homme avec un œil étrange qu'on ouvre sur les gens pour lesquels on ne peut rien (34) effectivement, on ne peut rien sur le sens de la vie. C'est dans ce sens qu'Ignacio reconnaît que par les quêtes infructueuses d'El Palenque, il a appris l'absurdité de la vie. « Tu nous as tendu un miroir, tu nous as appris à mieux nous voir » (98). Cette vision dont il parle est celle de l'absurde « la tête remplie d'énigmes insoluble » (67). Ignacio, dans son analyse de la vie d'El Palenque déclare que « Sans le faire exprès, je venais de circonscrire le périmètre de ton drame et de te mettre en rapport avec ceux qui, depuis ta naissance, participaient à ton insu à défaire ta vie » (33). Il reconnaît que l'existence nous fait des allocations auxquelles nous ne pouvons aucune résistance.

L'origine

L'origine signifie simplement la source, le fondement de notre provenance. *Le Dictionnaire Thesaurus* définit ce mot « origine « comme « something from which anything arises or is derived, source, fountainhead » (www.dictionary.com>browse>origin). Monénembo évoque la question de fascination pour l'origine comme une absurdité, en montrant dans la vie d'El Palenque, une contradiction. « Un Africain à Cuba à la recherche de ses racines ! C'était bien la première fois que j'entendais ça. En temps normal, c'était l'inverse qui se produisait. Mais avec toi, ça ne se pouvais pas exister, un temps normal ! » (27). Est-ce que c'est réellement la première fois qu'une personne est partie à la recherche de

son origine (sa source). Que dira-t-on d'Alex Haley qui a mis douze ans à la recherche de l'origine de sa famille en Afrique, ce qui est reflété dans *Roots* à travers le protagoniste Kunta Kinte. *Monénembo* semble suggérer ici que l'homme n'a pas besoin de cette enquête identitaire. Pour lui, cela n'aboutit à rien, car personne n'a choisi son origine, personne ne peut rien sur son origine. Ainsi est encore ce désir d'expliquer les origines de l'Univers. Pour l'auteur, on est là ! C'est ce qui compte. Il semble annoncer à l'humanité qu'à « cette vie qui est la tienne … tu resteras toujours un incorrigible étranger » (27). Cette étrangeté de la vie et des origines est une absurdité dont l'homme est fasciné, dont pourtant l'homme ne peut rien malgré sa contemplation infatigable et ses plusieurs tentations à donner une origine et une histoire au monde. « L'homme descend du singe » (98). Cette histoire d'évolution, que nous trouvons un peu bête, nous laisse plusieurs questions à poser dont celles-ci : Est-ce que l'évolution s'est jetée dans un gouffre après avoir créé l'homme (l'espèce la plus douée et peut-être la plus têtue) ou bien l'homme (homo sapiens) sera encore transformé (si non upgradé) en une autre espèce d'animal, plus politique, plus intelligent, et de meilleure qualité ?

Le destin

Le destin est une sentence qui guide les propos de l'homme malgré lui. C'est le destin qui décide la course de notre vie, alors, « cette vie de mirages et de sang, cette vie houleuse et désordonnée » (166), elle ne nous appartient pas puisqu'elle poursuit son chemin sans notre avis pourtant elle s'exprime en nous. C'est de l'absurde la relation entre l'homme et son destin. Considérons alors le destin de quelques personnages.

Monénembo semble évoquer sa propre absurdité dans la vie d'El Palenque, c'est-à-dire celle qu'il a vécue. Nous voyons des caractères surgis de l'inconscient de l'auteur car comme El Palenque (fils du saxophoniste officiel du régime), il est fils d'un fonctionnaire de gouvernement. Il a, comme son personnage, fui la dictature : « (De son vrai nom Thierno Saido Diallo) choisit de fuir (à pied) son pays à

la fin des années 1960, en raison de la dictature de Sékou Touré » (www.lexpress.fr/culture/tierno-monenembo-faismoi-peul_698356html). De la même manière, El Palenque a fui la Guinée lorsqu'il avait vingt ans. Donc il a même âge que l'auteur lorsqu'il a fui la Guinée pour gagner le Sénégal pour gagner la France. Selon l'auteur-narrateur : « Tu (El Palenque) fis ce qu'on fait dans ces pays-là en sortant de l'adolescence : tu suivis les hordes d'affamés qui, après les pistes du Hoggar et du Tassili et moult naufrages dans la méditerranée, se retrouvent un beau jour à Paris » (Monénembo 161). Mais comme pour nous faire penser à une autobiographie, l'auteur nous jette dans un jeu patronyme où El Palenque porte son vrai nom. « Tierno Alfredo Diallovogui » (26). Nous savons que l'auteur est né Thierno Saido Diallo ; alors, la différence ne réside que dans le deuxième nom.

Le destin d'El Palenque était déjà décidé avant sa naissance, un destin malheureux, « il ne sera jamais heureux, celui-là… ce qui est sûr, c'est qu'il ne sera jamais heureux » (41) et rien n'aurait arrêté ce destin. « Rien ne pouvait empêcher ce maudit paquebot de quitter le port d'Oran. Son destin était de te forger un destin de métèque, sombre et exubérant. Un destin d'avorton planétaire. Le destin épique et saugrenu du señor El Palenque » (167). C'est pourquoi Poète dit de lui « ce pauvre Africain, il faut que je lui dise…Il aura mal, très mal ! » (185). Poète fait cette déclaration en réalisant l'absurdité dans le destin d'El Palenque. Né d'un père célèbre, le saxo officiel du régime Sekou Toure (126) (Sam-Saxo), d'une mère héritière d'une énorme richesse (Juliana), dans ce qui est logique il devait passer une vie d'aisance, une enfance enviable avec beaucoup de souvenirs plaisants, une éducation dans l'amour etc. mais dans quelque sort de détournement de raisonnement, le contraire s'est produit. El Palenque n'a que de souvenirs troublants, « au milieu de la douleur et de la panique » (95), un souvenir « très brumeux de la chanson et du cobra du cuivre, et… ce papier chiffonné (avec) le nom d'un lieu : Cumanayagua » (96) Nous constatons dans cette étude qu'il s'agit, pour El Palenque, d'une enfance perturbante dans laquelle il se réveillait aux nuits horribles « aux bruits des chaises qui volaient, et des assiettes qui se brisaient… frottant les yeux… ceux, féroces, de Samba-Saxo rougeoyer dans la nuit, et Juliana, les cheveux défaits,

la robe de chambre a moitie déchirée, se réfugier dans la salle de bains en tentant, au prix de sa vie, d'étouffer ses sanglots » (122). Ignorant les origines maternelles, sa visite à Cuba qui devait être un retour aux sources où il avait un tas de bien grâce à son grand père n'était qu'un « pèlerinage secret et morbide (qu'il gardait au fond de son être) comme une maladie honteuse » (96).

Pour Ignacio, l'absurde est du fait que cette « vieille rengaine, née en 1947 au fin fond de l'Oriente de l'union… d'une petite paysanne et d'un charpentier, pouvait décider, à elle seule, du sort d'un inconnu de Guinée ! » (96) Il trouve aussi qu'il n'y a pas de logique dans le destin d'El Palenque qu'un simple navire a déterminé, pour lui, le navire l'Amiral Nakhimov avait tout instigué :

> *Comme si un navire pouvait être aussi méchant qu'un être humain…sans lui, rien ne serait arrivé. Tu ne serais pas là à tourner en rond, hanté par une chanson qui ne t'apporte que des crampes d'estomac et le tournis… l'Amiral Nakhimov est une vraie fatalité. Rien ne pouvait l'empêcher… Rien, ni les douaniers ni les mages. Son destin était de fendre les eaux de La Havane, toutes sirènes dehors. Son destin était de te forger un destin (123-124).*

L'explication de tous ces faits échappe à la logique. C'est comme une comédie existentielle qui cherche à ôter l'intelligence au raisonnement humain. Si la vie d'El Palenque était à prévoir dès le commencement de l'union Samba- Juliana, personne ne s'attendrait à une telle absurdité.

Pour ce qui est de Juliana, c'est un enfant unique d'Alfonso, petite enfant de Batista de la famille Valdemada y Langeron, héritière de La Casa del Cobre, de la Quinta de los Torrentes, et d'autres biens. « Elle sortait de l'université où elle avait brillamment terminé ses études de droit international » (129) ayant effectué un stage au service du protocole du ministre des affaires étrangères. Elle y était engagée pour « servir de secrétaire, de guide, de traductrice » (130) aux invités du festival de la musique. « Elle était trop froide, trop timide, trop réservée, trop méfiante, encore trop campagnarde, pas encore assez Havanaise, pas encore vraiment Cubaine » (131). « Juliana ne connaissait rien de l'Afrique, rien du monde, rien de la vie, rien des hommes. Elle avait vingt-deux, vingt-trois ans tout au plus » (129). Une vie pleine de promesse dans ce qui est logique. Elle était bien avec Mambi qui est aussi un jeune homme

brillant, fort intelligent et Fidel. Cependant, l'absurde l'attendait, cet absurde est la fatalité. Une simple rencontre, une danse de Pancho Alonso, une conversation assez brève, une sortie à la plage… l'absurde la revendiquait, elle le reconnaît mais son destin était déjà décidé et face au destin, on ne peut rien. Rien n'aurait empêché ce destin effroyable. En fin c'est son destin, son sort. Elle pourrait détourner ce destin, mais elle ne voulait pas, elle n'en avait pas le pouvoir :

> *C'est une aventure, elle le sait, mais elle ne la refuse pas. Elle a besoin de se distraire un peu ; de faire le deuil de ce père affectueux et étouffant qui voulait tout pour elle (le confort, la respectabilité, les bonnes études) et cette mère perdue trop tôt et dont elle n'a gardé comme souvenir que le portrait trônant au salon et le cobra de cuivre qu'elle portait autour du poignet » (137).*

Juliana rencontre Samba-Saxo et si les idées de celui-ci étaient tenables « que l'absurde a ses limites » (141) les nanas ne préféraient pas « les saxophonistes aux profs de philo » (141), Juliana n'aurait pas honoré cette invitation d'aller en Guinée, elle serait restée avec son Mambi, elle n'aurait pas se laisser aller, elle n'aurait pas attrapé une grossesse, elle ne serait pas retournée en Guinée après la naissance de Tierno. Mais il est vrai que l'absurde est sans limites, Monénembo postule alors, que les limites de l'absurde ne seront qu'une illusion (141) ; que l'absurde est infini, qu'il joue son jeu sans contraint, sans considération, sans pitié. Pourtant, il est mêlé dans notre existence, dans notre propos, il est dans notre destin. Sinon il aurait exercé ses limites dans le cas de Juliana qui étant orpheline de mère trop tôt, a ensuite perdu son père avant d'avoir même vingt-cinq ans, a eu la malchance d'épouser ce saxophoniste guinéen aux manières de brute. « Alors, que lui est-il arrivé ? Qu'est-ce qui lui a tourné la tête ?... là comme sur d'autres points de cette histoire, nous resterons sur notre faim, en serons réduits aux suppositions » (155). Cette obscurité dans cette histoire montre l'incapacité de Juliana face au destin. Mais comment est-il que l'homme se laisse entraîner par cette force qui ne fait que nous pousser dans un gouffre incorrigible ? Incorrigible est-il, lorsque face aux conséquences de ce voyage en Afrique, la vie de Juliana s'est transmuée et elle s'en rend compte, ce qui est évident dans ce qui suit : « ce qui est

certain, c'est qu'en revenant à Cuba, elle savait que sa vie avait basculé, définitivement basculé. Elle n'avait pas fait que perdre sa virginité, elle avait aussi gagné une grossesse. Elle ne pouvait plus retourner en arrière. Elle ne pouvait plus appartenir à Mambi ni à personne d'autre » (155). Mais plus tard quand Samba a pris l'image de monstre, « les coups ont commencé à pleuvoir » (156) mais après les sanglots de Juliana, le visage ensanglanté à plusieurs reprises, les refuges dans la salle de bains, « l'ambassade de Cuba décida de la rapatrier pour la sauver de l'assommoir » (157). Cependant en arrivant à Cuba « comment pouvait-elle se douter du danger qui la guettait ? » (177) Puisque Roberto, à qui elle avait remis sa « liasse de dollar qu'elle avait amassée en donnant des cours d'espagnol à l'ambassade de Yougoslavie » (177) et son coffret qui contenait « les bijoux de la famille, le titre de propriété de la Casa del Cobre ainsi que le papier signée de la main de Castro » (178) était une fatalité finale, presque finale. Il s'est attaché à El Tosco pour s'emparer des biens de Juliana, ils l'ont caché dans un asile et ont élevé une pierre tombale pour elle alors qu'elle vit, pour que personne ne le soupçonne (178). « Et pourquoi Roberto se rendait-il tous les mercredis à l'asile de Mozarro ? Pour s'assurer que la folle n'avait pas repris ses esprits et qu'elle ne risque d'en parler, pardi ! » (175-176). Quelle fatalité ! Quel destin ! Juliana qui a bien fait pour quitter l'Afrique au prix blessant d'une séparation de son fils unique, arrive à Cuba pour rencontrer le danger perpétuel parmi les siens. Dans la main de Roberto fils du mayoral, son presque frère, devant qui elle ne soupçonnait aucun péril. Quelle absurdité !

La misère

La misère n'a pas de rétreint ni but. C'est tout une autre absurdité dans l'existence humaine. Monénembo montre que la misère est le sort de tout le monde. Elle arrive sans s'annoncer, et sans nous demander notre avis. Dans *Les coqs cubains chantent à* minuit, chacun a droit à sa propre misère quoi qu'il fasse. Monénembo semble montrer par ce décor que l'homme est condamné à un malheur quelconque par le simple fait d'exister. Son idée de la misère semble être ce qu'il qualifie de «

désastreuses utopies » (121). Alors, la vie entraîne-t-elle la misère ou la misère existe tout autre ? Dans une guise de réponse à cette rhétorique, remettons-nous dans le personnage de Mambi. Il avait tout, la vie, l'avenir, l'amour, l'intelligence et l'audience. Mais sa liaison avec Juliana pourrait bien être l'instigatrice de sa misère car les intrigants de la fatalité de Juliana l'ont piégé alors, c'est misère après misère. Celle de la perte de Juliana d'abord, ensuite celle de la prison. Pourtant, il n'a rien fait pour mériter un tel chagrin. « Qui crois-tu que c'était qui avait barré la route de Poète rue San Lazaro ? El Tosco ! Et qui l'avait conduit et interrogé a la prison de Camaguey ? El Tosco » (179). Concernant la vie de Poète, c'est la vie qui entraîne la misère. Quant à El Palenque, son chagrin vient de circonstances qui précédent sa naissance. Voilà pourquoi Monénembo semble souligner qu'il y a « d'autres maux qui exacerbent le manque et ravivent les brûlures » (186).

Les scènes de dictature décrites par l'auteur correspondent à celles qu'il avait vécues. Il y évoque la vie de misère que les citoyens des pays africains mènent ou ont vécu sous la main de chefs d'Etats tyranniques qui se sont emparés du pouvoir pour établir la dictature. Il les évoque alors semble-t-il de son inconscient : « On vivait au rythme des purges et des pendaisons ; à la merci des discours-fleuves et des pénuries de toutes sortes » (159). Ces manifestations étaient capables de pousser un individu à fuir à pied d'un pays à un autre. Chose bizarre, ces pauvres citoyens n'ont rien fait pour mériter cette misère. C'est peut-être pour ne pas être victime de ces méfaits d'un pouvoir tyrannique que l'auteur a du fuir. Mais il les décrit comme « les complots imaginaires, les procès expéditifs, les charniers au pied des montagnes et les manguiers d'où ruissellent nuit et jour les excréments des pendus » (160). Ces présentations pourraient venir de l'imagination ou de l'histoire mais les détails et l'effet qu'ils transportent vient de la mémoire. C'est pourquoi il dit à propos de Tierno Alfredo Diallovogui : « Tu avais cinq ans à peine, mais déjà une vie aussi remplie que celle d'un petit soldat » (160). Alors, c'est cette mémoire d'un petit soldat qu'il est en train de déloger de son inconscient véhiculé à travers la vie de Tierno Alfredo Diallovogui pour circonscrire l'absurde dans le destin.

L'auteur semble proposer qu'on accepte la misère comme partie de l'existence. Pour lui, tout ce que l'homme tente altérer s'aboutira à d'autres misères voyant que la révolution est un sort de détournement de bon sens. « Qui a dit que la révolution est un dragon ? Mais non, c'est un serpent qui se mord la queue. Faire la révolution, c'est se bouffer les uns les autres » (159-160). Alors, retenons comme première acceptation que la révolution est une transmutation de ce qui existait. Et en deuxième acceptation, conservons que la révolution englobe tout. « L'art est un principe… un principe révolutionnaire. Plus vous serez anonyme, plus vous serez révolutionnaire… L'amour aussi est un principe, un principe révolutionnaire » (140). L'homme est toujours en révolution, qui pourrait bien être un exorcisme. Pourtant faire la révolution c'est se bouffer les uns les autres (160). C'est toute une autre absurdité dans l'existence. Or Poète l'avait bien précisé que : « La révolution a besoin de contre-révolutionnaires (rien de plus dialectique) » (64). C'est pourquoi « la révolution, la vraie, ne coupe pas les têtes, elle les agrandit » (100). Mais revenons à l'absurde dans cette histoire. Selon l'auteur, « la révolution c'est la forme parfaite de l'utopie. Si elle est vraiment un mirage, et si l'homme s'y tient toujours, elle est toute une absurdité. Elle n'est là que pour noyer l'homme au fond de sa misère, pour le plonger dans la profondeur de l'absurde.

Si la vie n'entraîne pas la misère, la vie de Juliana aurait était parfaite sans tracas. Mais « elle n'a pas eu de chance, Juliana » (85). Mais si la chance existait, pourrait-elle bien échapper aux autres comme à Juliana ? Il n'y a pas que Mambi, El Palenque et Juliana à vivre la misère, il y a tout le monde Mercedes : « elle n'a pas eu de chance, Juliana. Moi non plus, je n'ai jamais eu de chance avec les hommes… » (85), Gabriela « ses larmes semblaient s'écouler toutes seules comme d'une fontaine et non d'un cœur en détresse. Le lendemain, elle revint me voir avec un bouquet de fleurs et un sourire gros comme le soleil : Pardonne-moi ! Ce n'est pas ta faute. C'est moi qui ne mérite rien : ni Ernesto, ni Taïyumi, ni même les faveurs du Christ » (86-87) et elle se noie dans son chagrin.

> *Depuis ce jour, elle mange peu, avale beaucoup de cachet et se réfugie dans sa chambre pour marmonner des prières en embrassant avec effusion la croix et l'image du Christ… A ce moment-là, depuis la cachette où je me tenais toujours, j'entendis sa voix s'enrouer, émettre des ratés, se perdre sur la piste cahoteuse des sanglots avant de sombrer dans la mare sans fond des larmes (87).*

L'auteur semble s'appuyer sur la misère des femmes dans les histoires d'amour. Pourtant on ne s'arrête pas de s'aimer. Alors comme pour résumer toute cette réflexion, il renforce le sort commun que représente la misère dans l'existence. « Juliana, Mercedes, Gabriela, Taïyana ou une autre, quelle importance ? Notre malédiction est partout la même … nous sommes des gonzesses… mortelles et interchangeables, toutes infestées pars le virus de l'amour» (89).

La solitude

La solitude d'après *Le Petit Robert 2013* est « situation d'une personne qui est seule, de façon momentanée ou durable ». C'est un état ou une situation « in which you are alone usually because you want to be » (www.merriam-webster.com). Pour Monénembo, la solitude c'est se « détourner du monde, à creuser loin dans ton être un pays bien à toi où tu vis seul avec (des) fantômes » (161). Parlant de Poète et d'El Palenque, l'auteur montre que chacun de ses personnages a été seul. Prenons d'abord Poète. Selon Ignacio,

> *Poète est : négligé, solitaire, mystique même s'il était sans religion… Au-delà du fleuve, on s'accorde à dire qu'il a toujours été ainsi. Né probablement orphelin, on imagine qu'il a dû se débrouiller tout seul pour dénicher un biberon, un ballon, un cerceau, des crayons de couleur, un havresac et un bâton de pèlerin pour arpenter le monde, c'est-à-dire l'île de Cuba, sans rien devoir à personne et sans rien donner non plus. Il a été seul, vagi seul, roté seul, appris à lire et à écrire seul, puis il a rencontré l'ami Omar et il s'est senti moins seul (45-46).*

Nous trouvons que l'hyperbole avec laquelle Monénembo présente ce personnage n'est que pour résonner dans le cœur du lecteur le mot isolement. Isolement dans le contexte de Cuba en tant qu'île, isolement en tant qu'un pays métis, qui ne cherche pas à retourner en arrière en cherchant des origines ni

à s'allier aux autres en cherchant un avenir. Mais si ainsi était le personnage de Poète, c'est qu'il s'est vraiment détourné du monde matériel (qui compte autours de sept milliards de personnes) pour se creuser au fond de son être, un pays (ou peut-être bien un Eldorado) qu'il dépeint selon sa déraison, dans le désir d'oublier. Oublier des choses : le passé, son entourage, son avenir. « Poète est passé sur terre pour vivre une vie de marginal, d'oisif, de parasite social… » (43). Pourtant, « lui aussi, il avait bel et bien eu affaire aux remous de ce monde » (46). Mais si, comment vivre sur cette terre, des années durant, sans faire une vraie connexion avec ses éléments ? Comment vivre dans ce monde sans se submerger dans son absurdité ? Car la solitude est une absurdité : Si l'on a tant besoin de croire que l'autrui n'est pas là alors qu'il l'est, c'est que le réel est dépourvu de sens, et l'on se réfugie à l'imaginaire, qui nous donne le droit de déraisonner, de se trahir, de se détourner du bon sens (s'il existe) et de se faire des idées. Néanmoins, Poète « croyait en une force supérieure dont il n'avait qu'une vague idée, une force qui n'avait souscrit aucun contrat avec les vivants, une force aussi absurde et mortelle que le plus mortel des vivants » (63-64). Il se peut que Monénembo montre que cette force est celle qui nourrit l'imaginaire dans lequel un solitaire vit. Poète semble vouloir oublier le passé pour faire du présent ce qu'il veut, alors « il avait son avis sur tout » (100). Son seul rêve est d'être « cet inconnu, témoigné de l'un des rares moments où la politique et la poésie, la beauté et l'histoire ont failli se rencontrer » (63). Voila qu'il est libre « insoumis » (64), il s'est émancipé de la logique, pour vivre dans l'absurde, c'est-à-dire la solitude. « Il était seul, Poète, et cela lui donnait bien de droits. Seul comme le bohème, seul comme la lune, seul comme le soldat inconnu, seul comme la poule d'or, seul comme le bon Dieu ! Cela le passionnait d'être seul. Pour lui, l'homme seul est le tout puissant du monde » (101). Disons que Poète se submerge dans la solitude en s'isolant du réel, en s'éloignant du monde palpable pour « laisser s'envoler son imagination » (58).

Quant à El Palenque, il est aussi seul, pourtant entouré du monde. Monénembo compare l'île avec El Palenque dans un discours figuré pour évoquer la solitude qui caractérise la vie d'El Palenque « L'île, El Palenque, son charme, sa sérénité, son splendide isolement ! La mer n'a qu'à grossir et les vagues se

fracasser » (183). Ce splendide isolement de l'île à qui la mer et les vagues ne peuvent rien décrit bien la solitude. En évoquant la solitude d'El Palenque, l'auteur lui donne des traits spéciaux « Déjà, tu ne serais plus là, comme disparu derrière un virage alors que ton corps se reflétait… proche mais blindé, inaccessible, terriblement dissuasif » (183). L'auteur devoile ainsi, par ces traits, que la solitude nous éloigne de la réalité. La solitude chez El Palenque « se déroule au milieu des autres : les marchés, les fêtes, les places publiques, les cinémas… ivre et renfermé, visible et absent, seul au milieu des autres (183). Parlant de lui, Ignacio déclare :

> *Tu ne t'isoles pas en montant mais en descendant. Ta solitude ne s'élève pas, elle dévale, elle s'abaisse, elle dégringole… Tu commences par te refugier dans la foule et puis dans la musique, et quand elle t'a envoûté tu rentres en toi, au plus profond de toi, et il ne reste plus que deux choses qui te relient au mondes : ton verre… et puis la salsa… A ces moments-là, je sais que je dois me contenter de t'effleurer du regard de peur de ne pas te reconnaitre, de peur de réveiller la mystérieuse couleuvre qui s'est lovée en toi (184).*

Monénembo peint dans ce personnage l'absurdité de la solitude au milieu du monde « toi, au contraire, tu as besoin des agitations terrestres, mais simplement comme alibi, comme contexte. Tu aimes les bars pour mieux te sentir seul au milieu de la foule, tu aimes les femmes pour mieux te sentir seul dans leurs bras » (185). Un fait absurde, c'est se mettre au milieu de tant de monde pour se sentir seul. L'isolement de Poète du monde est bien plus compréhensible, mais le cas d'El Palenque relève un cas particulier, qui selon l'auteur, ajoute « une chose absurde à une autre » (44). Il semble postuler dans ce personnage qu'être solitaire c'est s'abandonner à « la puissance de ton saxo intérieur, celui qui soutient tout, celui qui retient tout, celui qui empêche les digues de céder » (188). C'est aussi rester « muet, absent, perdu dans des pensées profondes et graves. Aucun risque de déranger les voisins » (188).

Ignacio fait une différence entre lui et Poète « Toi, tu avais tout : Paris, l'Afrique, tous les orchestres du Vedado et les trois quarts des nanas de Cuba. Poète n'avait que moi, enfin le père Cardoso et moi. Il avait aussi ses manuscrits » (103). Cependant, dans un rapprochement, Ignacio trouve que les deux se ressemblent en quelque sorte, ce qu'atteste le propos qui suit : « vous n'êtes pas bien causants tous les

deux et vous ne vous intéressent à rien ; ni à vous ni à personne d'autre » (46). En plus, il dit : « Je vous voyais dans ce monde comme deux marins perdus dans une mer démontée, chacun avec sa propre bouée de sauvetage » (55-56). Pour El Palenque, « l'univers se résume à la salsa et au rhum » (46). Selon Ignacio, il « fait partie de ces êtres dont le silence est brûlant. Seulement il est sans fumée et sans bruit, le feu intérieur qui te ronge » (54). Il est incompréhensible.

Ignacio avait aussi le sentiment d'être seul après le départ d'El Palenque et la mort de Poète. Pourtant, il y a un assez bon nombre de gens autour de lui - le père Cardoso, Roberto, El Tosco, etc. Néanmoins, il dit :

> *Il y a maintenant une bonne année que tu es parti, El Palenque, parti comme si tu n'étais jamais venu, parti en laissant la ville comme défigurée et en me laissant moi, pauvre Ignacio, désemparé (imagine un pauvre bougre qui dormirait au Vedado et qui se réveillerait au Tibet). Je dois tout réapprendre, El Palenque. La vie sans Poète ! La vie sans El Palenque ! » (40-41)*

Selon Monénembo, la solitude d'Ignacio vient d'une alternance d'habitude. Il s'était habitué à El Palenque et à Poète. Le départ de ces deux laisse sa vie défigurée.

Le pleur

D'après *Le Petit Robert 2013*, le pleur est « fait de pleurer ; cris, plaintes dus à une vive douleur ». Selon la même source d'information, pleurer c'est « répandre des larmes sous l'effet d'une émotion, être dans un état d'affliction ». Mais est-ce que « répandre des larmes » veut dire expérience d'une émotion ? L'auteur nous conduit à considérer cette question à travers quelques expériences de la vie.

D'après Monénembo, ce qui fait « être dans un état d'affliction » est presque sans limite. Mais étudions quelques causes de pleur que l'auteur nous fait parvenir par la bouche de Mambi dans notre corpus de base : « Tout fait pleurer, bien sûr, tout fait pleurer : l'air, le fer, le feu, la musique, la poésie… la fumée de cigarette, les épluchures d'oignon…(146). Pour classifier ces noms en groupes nous avons le fer, le

feu, la fumée de cigarette (marqués par la belle image de l'allitération, ici la répétition de la consonne /f/) et les épluchures d'oignons comme noms concrets alors que l'air, la musique et la poésie sont des noms abstraits. La première catégorie indique que ce qui fait pleurer, d'après Monénembo, provient des instruments de violence comme le fer, le feu, etc., qui inflige la peine, la douleur physique et corporelle à la victime. Quant aux noms abstraits, ils ne sont pas palpables ; pourtant, ils font, eux aussi, pleurer car ils génèrent la violence émotionnelle et psychologique. Pour évoquer l'absurdité dans le pleur, Mambi déclare que : « Dans ce cas, ce ne sont pas les mêmes larmes. Les larmes, les vraies, viennent de plus loin » (146). Pourtant, ce sont les mêmes propos. Par « plus loin » Mambi parle de l'émotion. La musique peut éveiller l'émotion, comme dans le cas de Juliana qui pleurait lorsque Sam-Saxo « imitait Sonny Rollins, Charlie Parker, Manu Dibango, Fausto Papetti, Kenny G, Dexter Gordon, Cannonball Adderley » (146). Quant à la poésie, elle est l'expression même de l'émotion. « La poésie dit mieux que l'histoire… elle ne cherche pas à prouver quoi que ce soit » (63). Pour l'air, elle fait pleurer puisqu'elle est l'expression des sentiments internes. C'est alors à juste titre que Sam-Saxo trouve « impossible de comparer la musique de Mozart et les épluchures d'oignon » (146). Puisqu'il y a une différence entre les deux types de pleur : l'un pleure la douleur, qui n'est pas profonde, pourtant, provoquée par la violence physique ou corporelle. Elle existe au niveau des nerfs. En général, ces dernières sont superficielles. De surcroît, l'autre pleure l'émotion, elle est profonde, éveillée par la violence émotionnelle et existe au plus profond de nous. Pour l'auteur, cette deuxième espèce de pleur désigne le vrai pleur car « c'est le beau qui pleure, c'est la beauté qui fait pleurer » (146). Pourtant, selon l'auteur, tout fait pleurer. Or dans quelque manie, l'auteur réserve un personnage qui ne pleure pas, peut-être, par manque d'émotion ou par résignation aux tracas de l'existence (la douleur). Ecoutons Ignacio : « Si j'avais été une autre personne, qu'Ignacio, j'aurais, peut-être, versé une larme, mais je suis Ignacio justement, le bougre auquel le bon Dieu n'a attribué aucune larme » (3). Le pleur devient donc une déception parce qu'il ne laisse pas voir les raisons pour lesquelles les larmes coulent. Et il y aura de plus une catégorie qui prétend n'avoir

aucune larme. Cette absurdité ne nous laisse que d'autres questions. Mais ne nous laissons pas piégés dans les propos de Monénembo qui trouve que « la philosophie, elle s'arrête avec les Grecs. Ils savaient penser, eux… parce qu'ils recherchaient les questions et non les réponses » (63).

La beauté et la tragédie

La beauté plait aux yeux. « Le beau est un éclat du vrai » (147). La beauté charme et ce charme est autour de l'homme. Ceci parce que la beauté est réelle. Elle est ce que nous apercevons la première dans notre monde. Elle saute aux yeux avant même qu'on discerne ce en quoi elle se manifeste. La vie de Juliana n'était que beauté : sa beauté corporelle, sa richesse, son avenir, sa vie passe au milieu du beau, c'est-à-dire, dans un milieu naturel (avec des animaux, dans une plantation etc.). La beauté est ce que toutes les femmes de ce roman représentent. Et pour les hommes c'est « La belle catharsis » (95) parce qu'ils ne cherchent qu'une chose pour se délivrer des tracas de l'existence. «La beauté est appelée à sauver le monde » (147). Il sera alors, juste de dire que ce que l'homme cherche c'est l'exploitation de la beauté et c'est encore à juste titre que l'auteur trouve que « tout tend vers le beau » (147). Qu'est-ce que l'auteur semble souligner en dressant ces personnages partout dans l'œuvre qui sont beaux, particulièrement les femmes qui sont : «belles, c'est-à-dire Cubaines ; irrémédiablement belles, c'est-à-dire irrémédiablement Cubaines » (187) ou « artiste par le corps, … artiste dans l'âme… taille élancée… teint de mulâtre… dents blanches, très blanches, régulières et serrés » ? (187) C'est pour montrer, en premier lieu, l'obsession de l'être humain vis-à-vis de la beauté. Pourtant, il ne l'a créé guère, il ne fait que l'exploiter. C'est tout autre une absurdité. Considérons cette question pertinente : «C'est la beauté qui est tragique ou la tragédie qui est belle ? » (146). Qu'est-ce que la tragédie ? La tragédie, un fait joué ou écrit au moins pour être joué (Leech 31) se définit comme :

> *L'imitation d'une action qui est sérieuse et qui est aussi d'envergure qui se complète ; en une langue ayant des accessoires agréables chaque espèce apportée séparément dans les parties du travail non pas par le moyen de la narration mais sous forme dramatique avec des incidents excitant la pitié, la crainte dont s'accomplit la catharsis de telles émotions (Aristote cité par Onyemelukwe 6 ; Nous traduisons).*

Voilà pourquoi le personnage Monénebolais affirme que : « Sans les chœurs, les costumes et les rimes, il n'y a pas de tragédie » (146). Nous dirons que c'est la tragédie qui est belle. Chose absurde ! La vie humaine présente des possibilités pareilles « C'est comme ça partout (bistrots, bordels, taudis, cours royales ou champs de bataille) où les gens s'efforcent de cogner et de survivre. Le deuil est une musique chez tous les humanoïdes » (146). Suivant les propos de Monénembo, l'être humain est attiré par la tragédie de même façon que la beauté. Mais comment peut-il être séduit par deux phénomènes aussi extrêmes ? Néanmoins, selon l'auteur, extrême qu'ils soient, ils sont proches, très proches « la beauté est partout, même au cœur de la tragédie » (147). Et chose bizarre ! Selon Monénembo, c'est la beauté qui vient en premier lieu « et tout de suite après la tragédie. En quelque sorte, la tragédie, c'est la mise en scène de la beauté » (147). Cette déclaration est évidente dans la vie des femmes dans notre corpus de base. Juliana est une belle femme, tout ce qui était autour d'elle n'était que beauté mais cette beauté a peut-être entraîné la tragédie. Car c'est cette beauté qui fait naître la tragédie. La beauté et la tragédie ont un sens de manichéisme dans ce contexte parce que la mise en scène de la beauté de Juliana : sa virginité, sa jeunesse, son intelligence, son amour etc. n'a pris un sens que par la tragédie qui y est couché, qui l'épiait. Alors comme reposoir à la beauté, la tragédie s'est installée après sa rencontre avec Sam Saxo. Selon le narrateur-auteur : « Elle savait que sa vie avait basculé. Elle n'avait pas fait que perdre sa virginité, elle avait aussi gagné une grossesse. Elle ne pouvait plus retourner en arrière. Elle ne pouvait plus appartenir à Mambi ni à personne d'autre » (155). Et c'est aussi le cas de presque toutes les femmes dans notre corpus : « Juliana, Mercedes, Gabriella, Taiyana ou une autre, quelle importance ? Notre malédiction est partout la même… nous sommes des gonzesses…des gonzesses mortelles et interchangeables, toutes infestées par le virus de l'amour » (89). Figurons d'emblée que l'amour est une beauté. Mais ces femmes comme toute femme en souffrent parce que selon l'auteur, l'ange et le démon sont tous les deux beaux. Le démon n'est-il pas « un ange déchu » ? (147) Bien sûr. Pourtant, c'est un ange quand même et il est aussi beau. L'auteur semble en démontrer la beauté de la tragédie, c'est-à-dire, la beauté du démon qui engendre la tragédie. Il va sans dire que l'absurdité se retrouve dans la beauté et la tragédie. Personne n'y peut rien car la beauté est tragique et la tragédie est belle.

Conclusion

Cette étude qui porte sur l'absurde révèle que l'auteur se peine des réflexions sur le non-sens de la vie à plusieurs niveaux. L'absurde qui caractérise l'existence humaine et notre monde s'inscrit au cœur même de *Les coqs cubains chantent à minuit* de Tierno Monénembo. A partir de nos constatations dans cette étude, nous convenons avec Stanislas Kazal que la littérature de l'absurde présente un personnage aux sentiments mélancoliques, pessimistes à cause du non-sens du monde qui l'entoure. Et l'explication de ce monde obstrué, avec un langage rationnel lui est inexécutable. Or l'absurde échappe à la logique. On se met d'accord que : « La faculté d'expression du personnage absurde connaît soit l'altération, soit la disparition ; alors le personnage de la littérature de l'absurde emploie souvent des idées philosophiques pour s'exprimer comme nous le voyons dans les œuvres des auteurs comme Jean-Paul Sartre, Samuel Beckett et Albert Camus » (stanislaskazal.canalblog.com). *Les coqs cubains chantent à minuit* de Tierno Monénembo répond à tous ces critères pour s'établir comme une œuvre littéraire d'absurde.

Références

Camus, Albert. *L'étranger : Univers des Lettres Bordas.* Paris *:* Bordas, 1972.
---. *L'homme révolté.* Paris : Gallimard, 1951.

Chevrier, Jacques. « Afrique(S)-sur Seine: Autour de la Notion de 'Négritude' Repères, Revue des littératures du Sud no.155-156. Identités littéraire – décembre 2004 <LHP7/www.adpf.asso.fr/librairie/derniers/pdf/155-156-3pdf>.

Diop, Papa Samba. « Le roman francophone subsaharien des années 2000 : Les cadets de la post-indépendance. » Culture Sud, Nouvelle Génération 25 auteurs à découvrir. Notre Librairie 166 (2007) : 9-18.

Haley, Alex. *Roots.* London :The Random House Group Limited,1977.

Le dictionnaire de la philosophie. Paris : Librairie Larousse, 1976.

Leech, Clifford. *Tragedy : The Critical Idiom.* New York: Methuen & Co., 1969.
<lepetitmachiavel.unblog.fr/2011/04/l'absurde-courant-philosophique-duXXsiecle>.
<mael.monnier.free.fr/bac-francais/etranger/abcamus.html>.

Monénembo, Tierno. *Les coqs cubains chantent à minuit.* Paris : Seuil, 2015.

Onyemelukwe, Ifeoma Mabel. *Heroism and Antiheroism in Literature in French: Can You See?* An Inaugural Lecture Series No 06/15. Zaria: Ahmadu Bello University, Zaria, 2015.

---. « L'absurde dans *La vie et demie* de Sony Labou Tansi .» Joseph Ajibola Adeleke and Pierre Medehouegnon, éds. *Le Littéraire.* Badagry *:* Le Département de Littérature, Culture et Civilisation, Village Français du Nigeria, 2009 : 218-240.

---. « Migritude :Nouvelle direction de la littérature africaine. » Ifeoma Mabel Onyemelukwe, ed. *New Perspectives in African Literature and Criticism.* Zaria: Department of French, Ahmadu Bello University, Zaria, 2015: 148-165.

---. « Tragedie, pharmakos et catharsis: une étude de *Le respect des morts* et *De la chaire au trône d'Amadou Koné » NUFJOL : Northern Inter-University French Journal* 2.1(2010) : 3-28.

Robert, Paul. *Le Nouveau Petit Robert 2013.* Paris : Dictionnaires Le Robert, 2013.
<stanislaskazal.canalblog.com>.
<www.dictionary.com>browse>origine>.
<www.larousse.frdictionnaire>francais>.
<www./express.fr/culture/tierno-monenembo-faismoi-peul698356html>.
<www.merriam webster.com>.